

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Une langue humiliée

André Langevin

Volume 6, Number 2 (31-32), March–April 1964

Le Québec et la lutte des langues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59904ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langevin, A. (1964). Une langue humiliée. *Liberté*, 6(2), 119–123.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1964

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## Une langue humiliée

L'aliénation de notre langage est peut-être notre réalité la plus tragique, non seulement parce qu'elle fait de nous des êtres diminués, prisonniers d'un silence que les jurons les plus brutaux rompent à peine, à la manière des grognements d'un sourd-muet, mais encore parce qu'elle entraîne un réflexe d'hostilité qui rend suspecte toute communication difficilement amorcée et nous porte à fuir. Certaine utilisation du mot de Cambronne, adapté à notre parlure, comme argument final à toute discussion qui se prolonge un peu, est l'illustration la plus constante et la plus lyrique de ce phénomène. Incapables de communiquer, nous nous vengeons sur les mots eux-mêmes en nous efforçant de les avilir. Notre langage devient dès lors plus que la livrée de notre infériorité culturelle et sociale, il devient l'une des motivations profondes et fondamentales de notre comportement individuel et collectif, comme la couleur de la peau chez le Noir. Cela est si vrai qu'une récente enquête d'une équipe de psychologues de l'Université McGill a démontré que le Canadien français, d'instinct, voyait derrière une voix s'exprimant en anglais un homme de forte taille, possédant des qualités de chef, instruit et riche. La même voix s'exprimant en français évoquait l'image anonyme de l'employé du premier. Or, je dois convenir que cette aliénation essentielle, qui offre une explication très riche de notre comportement et de nos tensions intérieures, plus riche à mon sens que l'explication religieuse, n'est pas exprimée par notre roman. On peut certes la pressentir, sous-jacente aux mille démarches avortées des personnages, à la sacralisation de la mère, source du langage et interprète

privilegié, à l'indigence de l'échange amoureux, mais elle n'est jamais l'étoffe même de l'oeuvre, comme l'est la négritude dans la littérature des Noirs.

J'avoue ne pouvoir aborder ce thème sans quelque gêne. Il se trouve au coeur de la contradiction fondamentale à laquelle se heurte tout romancier d'ici. En ce sens, c'est un problème intime que chacun doit résoudre seul. Il y a là comme un échec personnel qui s'ajoute à l'échec collectif. Comment parvenir à exprimer, par le langage, des personnages dont l'incapacité de s'exprimer est une caractéristique fondamentale? Quel écho littéraire, car nous parlons de littérature, peut transposer, sans le trahir, un langage dont le dynamisme s'exprime surtout dans le sens d'un avilissement?

Qu'on n'aille pas voir ici un jugement de valeur. Je ne prétends certes pas que la matière humaine offerte à nos écrivains n'est pas assez précieuse pour accéder à la littérature, bien au contraire je veux dire que nous échouons, qu'à la fois personnages et témoins d'une tragédie, nous ne parvenons pas à lui donner une voix. Nous sommes, nous aussi, victimes d'une aliénation. Le poète peut toujours tonner qu'il nommera les choses. Je ne doute pas qu'il y parvienne, mais ce seront des mots à lui, des mots de poète. Le romancier, lui, à moins de faire dans l'épopée, doit plus de respect à la vie qu'aux mots, et, à moins de choisir de s'enrichir de l'indigence en la flattant, ne peut que chercher à récupérer l'homme sous le travesti des mots qui le défigurent. Ceci dit, je n'oublie pas qu'en certaines régions, l'homme et le langage coïncident encore, grâce au prolongement anachronique d'un mode de vie que l'isolement favorisait. Ces quelques îlots, témoins d'un ancien équilibre, ne nous font que mieux mesurer la violence de la rupture qui nous a été imposée.

C'est le drame d'une déperdition culturelle, d'un langage devenu trop exsangue pour pouvoir assimiler et maîtriser, en le nommant, un réel modifié par des forces étrangères. Un réel plus riche dans sa diversité accentue encore l'écart entre les



choses et les mots, accélère l'aliénation et rend plus irrémédiable l'incapacité d'exprimer. Comment faire vivre un garagiste dans un roman sans le faire parler anglais? Et, le faisant parler anglais, sous le prétexte de le représenter avec plus de vérité, nous contribuons à sa dépossession, à une sorte de monstrueuse hybridation intelligible aux seuls initiés. Le cercle infernal se boucle: l'écrivain lui-même se condamne à l'abâtardissement. On peut imaginer qu'il recouvre sa liberté par la dénonciation violente et qu'au lieu de se mettre en quête d'une identité perdue ou évanescence il caricature le processus de dégénérescence lui-même pour le rendre plus douloureux, donc plus insupportable, mais une telle oeuvre n'aurait que la valeur du cri; elle serait en quelque sorte stérile et stérilisante. Il reste aussi la tentation de l'art baroque, qui fut celui des civilisations en formation, en brassement de peuple et de techniques, et qui consiste à tout nommer et à faire voir tout dans un flot ininterrompu, le meilleur et le pire, le beau, le laid, le monstrueux, l'informe, le vulgaire; un hybridation à jet continu, dans une liberté totale, une sorte de concurrence à la vie, à son enchevêtrement perpétuel, à son inlassable accumulation. A ne rien décanter on oppose rien à rien et il y a chance de prendre dans son filet, sans le reconnaître il est vrai, "le diamant des foules impures". Cette littérature de l'espace que Malraux nous prophétisait, ce serait notre art baroque. Mais cet espace, hélas, est bien désert et il n'est pas aisé de s'y noyer dans le débordement vital de foules bigarrées comme, par exemple, en Amérique du Sud. Je crains que l'interrogation individuelle ne reste longtemps notre lot. Et, au bout du compte, le problème de l'expression demeure entier.

Il nous est loisible évidemment de nous vouer au français universel, comme on dit, ainsi qu'aux thèmes, aux conflits et aux personnages chers à la bourgeoisie, universelle elle aussi et unique client national et international des lettres. Le livre coûte plus cher que la télévision et exige des loisirs d'une certaine qualité. *L'Opéra de quat'sous* et *La Mère Courage* ont fait rigoler plus de bourgeois qu'ils n'ont donné du coeur au ventre

aux travailleurs. A cet égard, nous sommes bien nantis. Songeons qu'en maints pays d'Amérique latine il n'y a ni éditeurs ni revues, et cinquante ou cent lecteurs possibles.

Bref, nous sommes devant un problème d'options personnelles. Cette langue humiliée fait partie de nous, elle est part essentielle de notre condition et de notre identité. Les difficultés qu'elle entraîne dans l'ordre strict de l'écriture sont à la charge à l'auteur exclusivement. En un sens, la société n'a pas à s'en préoccuper car elle n'a nullement le devoir de répondre à la vision de l'auteur. Et, dans la même optique, celui-ci n'a pas à porter jugement. C'est spontanément qu'il se fait interprète; une telle démarche suppose, au préalable, une profonde solidarité.

Est-il besoin d'ajouter que l'écrivain, tributaire plus que d'autres des mots et de leur contenu, c'est-à-dire de la part de vie qui s'y libère ou s'y étrange, fait son pain quotidien de l'insécurité de notre langage, y habite en permanence, et, s'il est lucide, ne peut que constater que la mauvaise lèpre qui le ronge menace de paralyser jusqu'à l'instinct de sa vie.

Nous ne pouvons ici continuer de penser par catégories. Le langage d'un peuple n'étant pas, comme chacun sait, le pur produit d'une culture de laboratoire, mais en quelque sorte le visage que l'histoire lui a façonné, la mesure de sa liberté et de sa puissance de création, force nous est de reconnaître que le nôtre témoigne d'une longue impuissance. L'histoire a confié à l'économie un lent assassinat, un génocide culturel larvé qui opère sous le couvert d'une implacable tolérance et d'un culte glacé de la compétence. Si l'état de choses présent persiste, si rien ne freine les forces d'abâtardissement, si l'on s'abandonne au fatalisme historique — que pouvez-vous contre 200 millions d'anglophones? — cela deviendra demain une tare honteuse de parler français, un handicap tel qu'il sera déraisonnable de l'imposer à nos enfants. La question n'est plus de savoir si nous voulons vivre avec l'autre, mais si nous voulons vivre simplement. Les



professeurs de réalisme auront beau prêché que la seule compétence suffira à revaloriser le français, rien, si ce n'est une solution politique, n'arrêtera l'effritement culturel qui est en voie de faire de la masse des Canadiens français des prolétaires de l'esprit. Et la solution politique la moins radicale qui puisse avoir quelque efficacité consisterait à imposer l'unilinguisme français au Québec. Une telle mesure ne refoulerait certes pas la langue anglaise dans quelques foyers de Westmount, mais elle redonnerait à la langue française le minimum de dignité que nous sacrifions tous les jours par un aberrant esprit de tolérance. Si c'est cela faire montre de racisme, tous les peuples en sont coupables qui exigent qu'on parle chez eux leur propre langue. Et les neuf autres provinces nous ont indiqué la voie il y a longtemps. Je vois mal qu'on puisse considérer comme du fanatisme le refus de se suicider.

*André LANGEVIN*